

**« Histoire d'Aladdin ou la lampe merveilleuse », Contes des mille et une nuits  
extrait 4**

Pendant qu'Aladdin comptait non-seulement les heures, les jours et les semaines, mais même jusqu'aux moments, en attendant que le terme fût passé, environ deux mois s'étaient écoulés quand sa mère, un soir, sortit de la maison. En avançant dans la ville, elle vit que tout y était en fête. En effet, les boutiques, au lieu d'être fermées, étaient ouvertes ; on les ornait de feuillages, on y préparait des illuminations. Les rues étaient même embarrassées par des officiers en habits de cérémonie, montés sur des chevaux richement harnachés, et environnés d'un grand nombre de valets de pied qui allaient et venaient. Elle demanda au marchand ce que tout cela signifiait. « D'où venez-vous, ma bonne dame ? lui dit-il. Ne savez-vous pas que le fils du grand vizir épouse ce soir la princesse Badroulboudour, fille du sultan ? »

La mère d'Aladdin ne voulut pas en apprendre davantage. Elle revint en si grande diligence, qu'elle rentra chez elle presque hors d'haleine. « Mon fils, s'écria-t-elle, le fils du grand vizir épouse la princesse Badroulboudour dans le palais. »

À cette nouvelle, Aladdin demeura immobile comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre. Dans le moment, il se souvint de la lampe, il dit seulement : « Ma mère, le fils du grand vizir ne sera peut-être pas cette nuit aussi heureux qu'il se le promet. Pendant que je vais dans ma chambre pour un moment, préparez-nous à souper. »

Quand Aladdin fut dans sa chambre, il prit la lampe merveilleuse et la frotta au même endroit que les autres fois. À l'instant le génie parut devant lui. « Que veux-tu ? dit-il à Aladdin ; me voici prêt à t'obéir comme ton esclave. – Écoute, lui dit Aladdin ; il s'agit présentement d'une affaire d'une grande importance. J'ai fait demander en mariage au sultan la princesse Badroulboudour sa fille ; il me l'a promise. Mais au lieu de tenir sa promesse, ce soir, avant le terme échu, il la marie au fils du grand vizir. Dès que le nouvel époux et la nouvelle épouse seront couchés, enlève-les et apporte-les ici tous deux dans leur lit. – Mon maître, reprit le génie, je vais t'obéir. » En même temps le génie disparut.

Aladdin revint trouver sa mère, il soupa avec elle avec la même tranquillité qu'il avait de coutume. Après le souper, il retourna à sa chambre, et il laissa sa mère en liberté de se coucher. Pour lui il ne se coucha pas, mais il attendit le retour du génie.

Pendant ce temps-là, dans le palais du sultan, la soirée se passa en cérémonies et en réjouissances jusque bien avant dans la nuit. Quand tout fut achevé, le fils du grand vizir et la princesse se retirèrent dans la chambre où le lit nuptial avait été préparé.

Aussitôt le génie enlève le lit avec l'époux et l'épouse et en un instant le transporte dans la chambre d'Aladdin, où il le pose. Aladdin attendait ce moment avec impatience. « Prends ce nouvel époux, dit-il au génie, enferme-le dans le privé, et reviens demain matin un peu après la pointe du jour. » Le génie enleva aussitôt le fils du grand vizir hors du lit, et le transporta dans le lieu qu'Aladdin lui avait dit, où il le laissa après avoir jeté sur lui un souffle qu'il sentit depuis la tête jusqu'aux pieds, et qui l'empêcha de remuer de la place.

Le lendemain, le génie revint à l'heure marquée, et trouva Aladdin qui achevait de s'habiller : « Me voici, dit-il à Aladdin ; qu'as-tu à me commander ? – Va reprendre, lui dit Aladdin, le fils du grand vizir où tu l'as mis, viens le remettre dans ce lit, et reporte-le où tu l'as pris dans le palais du sultan. » Le génie alla relever le fils du grand vizir de sentinelle, et Aladdin reprenait son sabre quand il reparut. Il mit le nouvel époux près de la princesse, et en un instant il reporta le lit nuptial dans la même chambre du palais du sultan d'où il l'avait apporté.

Le génie ne venait que de poser le lit nuptial en sa place quand le sultan entra dans la chambre pour souhaiter le bonjour à sa fille. Le fils du grand vizir, morfondu du froid qu'il avait souffert toute la nuit, et qui n'avait pas encore eu le temps de se réchauffer, n'eut pas sitôt entendu qu'on ouvrait la porte, qu'il se leva et passa dans une garde-robe. Le sultan approcha du lit de la princesse, la baisa entre les deux yeux. Il lui demanda en souriant comment elle se trouvait de la nuit passée. Mais il fut extrêmement surpris de la voir dans une grande mélancolie. Il lui dit encore quelques paroles ; mais comme il vit qu'il n'en pouvait tirer d'elle, il s'imagina qu'elle le faisait par pudeur, et il se retira sur-le-champ dans l'appartement de la sultane. « Sire, lui dit la sultane, je vais la voir. »

Quand la sultane fut habillée, elle se rendit à l'appartement de la princesse et lui donna le bonjour en l'embrassant. Mais sa surprise fut des plus grandes, non seulement de ce qu'elle ne lui répondait rien, mais même de ce qu'en la regardant elle s'aperçut qu'elle était dans un grand abattement. « Ma fille, lui dit la sultane, d'où vient que vous répondez si mal aux caresses que je vous fais ? Il faut donc qu'il vous soit arrivé quelque autre chose : avouez-le-moi franchement, et ne me laissez pas plus longtemps dans une inquiétude qui m'accable. »

La princesse Badroulboudour rompit enfin le silence par un grand soupir. « Ah ! madame et très honorée mère ! s'écria-t-elle, pardonnez-moi si j'ai manqué au respect que je vous dois. J'ai l'esprit si fortement occupé des choses extraordinaires qui me sont arrivées cette nuit, que je ne suis pas encore bien revenue de mon étonnement ni de mes frayeurs. » Alors elle lui raconta de quelle manière, le lit avait été enlevé et transporté en un moment dans une chambre malpropre et obscure, où elle s'était vue seule et séparée de son époux, et où elle avait vu un jeune homme, lequel, après lui avoir dit quelques paroles, s'était couché avec elle à la place de son époux, après avoir mis son sabre entre elle et lui, et que le matin, son époux lui avait été rendu, et le lit rapporté en sa place en aussi peu de temps.

La sultane écouta fort tranquillement tout ce que la princesse voulut bien lui raconter. « Ma fille, lui dit-elle, vous avez bien fait de ne point parler de cela au sultan votre père. Gardez-vous bien d'en rien dire à personne : on vous prendrait pour une folle.

- Madame, reprit la princesse, je puis vous assurer que je vous parle de bon sens. Vous pouvez vous en informer à mon époux, il vous dira la même chose.

- Je m'en informerai, répartit la sultane ; mais quand il m'en parlerait comme vous, je n'en serais pas plus persuadée que je le suis. Levez-vous cependant, et ôtez-vous cette imagination de l'esprit. » Elle fit appeler le fils du vizir pour savoir de lui quelque chose de ce que la princesse lui avait dit ; mais le fils du vizir, qui s'estimait infiniment honoré de l'alliance du sultan, avait pris le parti de dissimuler. « Mon gendre, lui dit la sultane, dites-moi, êtes-vous dans le même entêtement que votre épouse ? – Madame, reprit le fils du vizir, oserais-je vous demander à quel sujet vous me faites cette demande ? – Cela suffit, répartit la sultane, je n'en veux pas savoir davantage ; vous êtes plus sage qu'elle. »

Les réjouissances continuèrent toute la journée dans le palais, et dès que la nuit fut un peu avancée, Aladdin eut recours à la lampe. Aussitôt le génie parut.

« Le fils du grand vizir et la princesse Badroulboudour, lui dit Aladdin, doivent encore coucher ensemble cette nuit. Va, et du moment qu'ils seront couchés, apporte-moi le lit ici comme hier. »

Le génie servit Aladdin et le fils du grand vizir passa la nuit aussi froidement et aussi désagréablement qu'il avait déjà fait, et la princesse eut la même mortification d'avoir Aladdin pour compagnon de sa couche, le sabre posé entre elle et lui. Le génie, suivant les ordres d'Aladdin, revint le lendemain, enleva le lit et le reporta dans la chambre du palais.

Le sultan, après la réception que la princesse Badroulboudour lui avait faite le jour précédent, se rendit à sa chambre d'aussi bon matin. Le fils du grand vizir, plus honteux et plus mortifié du mauvais succès de cette dernière nuit que de la première, à peine eut entendu venir le sultan, qu'il se leva avec précipitation et se jeta dans la garde-robe. Le sultan s'avança jusqu'au lit de la princesse en lui donnant le bonjour : « Hé bien, ma fille, lui dit-il, me direz-vous comment vous avez passé la nuit ? » La princesse garda le même silence, et le sultan s'aperçut qu'elle avait l'esprit beaucoup moins tranquille et qu'elle était plus abattue que la première fois. Irrité du mystère qu'elle lui en faisait : « Ma fille, lui dit-il tout en colère et le sabre à la main, ou vous me direz ce que vous me cachez, ou je vais vous couper la tête tout à l'heure. »

La princesse, effrayée, rompit enfin le silence. « Mon cher père et mon sultan, s'écria-t-elle les larmes aux yeux, je demande pardon à Votre Majesté si je l'ai offensée. » Elle lui raconta fidèlement tout ce qui lui était arrivé pendant ces deux fâcheuses nuits et finit par ces paroles : « Si Votre Majesté a le moindre doute sur le récit que je viens de lui faire, elle peut s'en informer de l'époux qu'elle m'a donné. »

Dès que le sultan fut rentré dans son appartement, il envoya appeler son grand vizir. « Avez-vous vu votre fils ? » Comme le grand vizir lui eut répondu qu'il ne l'avait pas vu, le sultan lui fit le récit de tout ce que la princesse Badroulboudour venait de lui raconter. En achevant : « Je ne doute pas, ajouta-t-il, que ma fille ne m'ait dit la vérité. Allez, néanmoins et demandez-lui ce qu'il en est. »

Le grand vizir ne différa pas d'aller joindre son fils et lui enjoignit de ne lui point déguiser la vérité et de lui dire si tout cela était vrai. « Je ne vous la déguiserai pas, mon père, lui répondit le fils. Tout ce que la princesse a dit au sultan est vrai. Depuis mon mariage, j'ai passé deux nuits, les plus cruelles qu'on puisse imaginer, et je n'ai pas d'expression pour vous décrire au juste les maux que j'ai soufferts. Je ne vous cacherai pas que cela ne m'a point empêché d'avoir pour la princesse mon épouse tous les sentiments d'amour et de respect ; mais je vous avoue que j'aimerais mieux mourir que de vivre plus longtemps dans une si haute alliance. Ainsi, mon père, je vous supplie, par la même tendresse qui vous a porté à me procurer un si grand honneur, de faire agréer au sultan que notre mariage soit déclaré nul. »

Le grand vizir n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait. Le sultan, qui avait déjà résolu la chose, donna ses ordres pour faire cesser les réjouissances dans son palais et dans la ville, et même dans toute l'étendue de son royaume ; et en très peu de temps, toutes les marques de joie et de réjouissances publiques cessèrent dans toute la ville et dans le royaume.

Aladdin cependant laissa écouler les trois mois que le sultan avait marqués pour le mariage d'entre la

princesse Badroulboudour et lui. Il en avait compté tous les jours avec grand soin, et quand ils furent achevés, dès le lendemain, il ne manqua pas d'envoyer sa mère au palais, pour faire souvenir le sultan de sa parole.

La mère d'Aladdin alla au palais, comme son fils le lui avait dit, et elle se présenta à l'entrée du divan. Le sultan n'eut pas plutôt jeté la vue sur elle, qu'il la reconnut et se souvint en même temps de la demande qu'elle lui avait faite et du temps auquel il l'avait remise. Le grand vizir lui faisait alors le rapport d'une affaire. « Vizir, lui dit le sultan en l'interrompant, j'aperçois la bonne femme qui nous fit un si beau présent il y a quelques mois : faites-la venir. »

La mère d'Aladdin s'avança jusqu'au pied du trône. « Sire, lui dit-elle, je me présente encore devant Votre Majesté pour lui représenter, au nom d'Aladdin, mon fils, que les trois mois après lesquels elle l'a remis sur la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire sont expirés, et la supplier de vouloir bien s'en souvenir. »

Le sultan avait cru qu'il n'entendrait plus parler d'un mariage si peu convenable. La sommation cependant qu'elle venait de lui faire de tenir sa parole lui parut embarrassante. Il consulta son grand vizir qui n'hésita pas à s'expliquer au sultan sur ce qu'il en pensait. « Sire, lui dit-il, il me semble qu'il y a un moyen inmanquable pour éluder un mariage si disproportionné : c'est de mettre la princesse à un si haut prix, que ses richesses, quelles qu'elles puissent être, ne puissent y fournir. »

Le sultan se tourna du côté de la mère d'Aladdin ; et, après quelques moments de réflexion : « Ma bonne femme, lui dit-il, les sultans doivent tenir leur parole ; je suis prêt à tenir la mienne et à rendre votre fils heureux par le mariage de la princesse ma fille. Mais, comme je ne puis la marier que je ne sache l'avantage qu'elle y trouvera, vous direz à votre fils que j'accomplirai ma parole dès qu'il m'aura envoyé quarante grands bassins d'or massif, pleins à comble des mêmes choses que vous m'avez déjà présentées de sa part, portés par un pareil nombre d'esclaves noirs, qui seront conduits par quarante autres esclaves blancs, jeunes, bien faits et de belle taille, et tous habillés très magnifiquement. Allez, bonne femme, j'attendrai que vous m'apportiez sa réponse. »

La mère d'Aladdin se prosterna encore devant le trône du sultan, et elle se retira. Dans le chemin, elle riait en elle-même de la folle imagination de son fils. « Vraiment, disait-elle, où trouvera-t-il tant de bassins d'or et une si grande quantité de ces verres colorés pour les remplir ? Et tous ces esclaves tournés comme le sultan les demande, où les prendra-t-il ? » Quand elle fut rentrée chez elle, l'esprit rempli de toutes ces pensées : « Mon fils, lui dit-elle, je vous conseille de ne plus penser au mariage de la princesse Badroulboudour. Et elle fit un récit très exact à son fils de tout ce que le sultan lui avait dit. En finissant : « Mon fils, lui dit-elle, il attend votre réponse ; mais, entre nous, je crois qu'il l'attendra longtemps.

« – Pas si longtemps que vous croiriez bien, ma mère, reprit Aladdin ; à présent je suis content, et ce qu'il me demande est peu de chose en comparaison de ce que je serais en état de lui donner pour en obtenir la possession. Allez nous chercher de quoi dîner, et laissez-moi faire. »

Dès que la mère d'Aladdin fut sortie, Aladdin prit la lampe et la frotta. Dans l'instant le génie se présenta devant lui, et lui demanda ce qu'il avait à lui commander. Aladdin lui dit : « Le sultan me donne la princesse sa fille en mariage ; mais auparavant il me demande quarante grands bassins d'or massif et bien pesants, pleins à comble des fruits du jardin où j'ai pris la lampe dont tu es esclave. Il exige aussi de moi que ces quarante bassins d'or soient portés par autant d'esclaves noirs, précédés par quarante esclaves blancs, jeunes, bien faits, de belle taille et habillés très richement. Va, et amène-moi ce présent au plus tôt, afin que je l'envoie au sultan avant qu'il lève la séance du divan. » Le génie disparut incessamment.

Très peu de temps après, le génie se fit revoir accompagné des quarante esclaves noirs, chacun chargé d'un bassin d'or massif du poids de vingt marcs sur la tête, plein de perles, de diamants, de rubis et d'émeraudes. Chaque bassin était couvert d'une toile d'argent à fleurons d'or. Tous ces esclaves, tant noirs que blancs, avec les plats d'or, occupaient presque toute la maison, ainsi qu'une petite cour sur le devant et un petit jardin sur le derrière.

La mère d'Aladdin revint du marché, et en entrant elle fut dans une grande surprise de voir tant de monde et tant de richesses. Quand elle se fut déchargée des provisions qu'elle apportait, elle voulut ôter le voile qui lui couvrait le visage ; mais Aladdin l'en empêcha. « Ma mère, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre ; avant que le sultan achève de tenir le divan, il est important que vous retourniez au palais et que vous y conduisiez incessamment le présent et la dot de la princesse Badroulboudour. »

Sans attendre la réponse de sa mère, Aladdin ouvrit la porte sur la rue et lui fit défiler successivement tous ces esclaves, en faisant toujours marcher un esclave blanc suivi d'un esclave noir, chargé d'un bassin d'or sur la tête, et ainsi jusqu'au dernier. Et après que sa mère fut sortie en suivant le dernier esclave noir, il ferma la porte et il demeura tranquillement dans sa chambre, avec l'espérance que le sultan, après ce présent, tel qu'il l'avait demandé, voudrait bien le recevoir enfin pour gendre.